

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jonathan Lamy, Mathieu Arsenault, Alice Rivard

Sébastien Dulude

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2016). Review of [Jonathan Lamy, Mathieu Arsenault, Alice Rivard]. *Lettres québécoises*, (164), 46–47.

☆☆☆☆

JONATHAN LAMY

La vie sauve

Montréal, Noroît, 2016, 98 p., 19 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

À l'ami qui m'a sauvé la vie

Coiffé d'un titre superbement équivoque et d'une photographie de couverture dérangeante, aussi pénible que chargée de sens (une sculpture de Louis Fortier), le recueil *La vie sauve* est tout cela à la fois, un grand livre bouleversant aux accents philosophiques et charnels.



Je veux ici divulguer un fait : je connais Jonathan Lamy depuis qu'il a accueilli mes tout premiers débuts en poésie, dans le cadre d'une série de lectures publiques qu'il coorganisait avec Catherine Cormier-Larose. Par la suite, nous avons plusieurs fois partagé les mêmes scènes, et quelquefois ensemble — je veux dire *en même temps*. Compagnons de poésie-performance, collègues interuniversitaires, instigateurs de manifestations poétiques diverses, nous nous sommes rencontrés et fondus fréquemment. En raison de ma position de critique littéraire au sein d'un milieu restreint de poètes (entendre : être un poète qui critique ses pairs), je dois souvent ménager des distances pour que mon travail critique ne soit pas discrédité ou à tout le moins compliqué par des proximités inévitables ; or, dans le cas de Jonathan, et de son entreprise poétique qui aspire à la communion totale des sensibilités et singularités du monde, je n'ai nul besoin de taire ce qui nous relie déjà. J'y consens, entier, critique, poète, être humain.

Avec *La vie sauve*, je retrouve mon ami affairé avec ce qui le hante. Il faut savoir, peut-être, que Lamy multiplie les terrains où déposer les poèmes et y déployer des moyens concrets pour toucher ceux à qui il les destine. Le performeur affectionne les contacts réels, corporels, les paroles transmises au creux de la main, de l'oreille, de la bouche. Avec des petits gestes et « des remèdes de salive » (p. 83), il aspire à toucher tout un chacun, par l'universalité même d'une hygiène intime : « je suis dangereux / je le sais / je me promène nu » (p. 48), « je suis un tireur fou / qui veut des bisous » (p. 15).

CELLE QUI VA

Ce troisième recueil tendre-amer ne cesse d'explorer la capacité humaine d'aimer, pensée comme un élan vers l'autre qui tient plus de la défenestration que de l'ascèse :

*je pleure
chaque fois que
je prends l'avion
les corps se mêlent
dans la catastrophe
j'ai des ailes
je t'aime
comme s'aiment
les cadavres* (p. 29)

C'est que les corps qui se rencontrent se heurtent aussi et les dommages sont réels, au plus près de la chair. De même, au cœur de la solitude, le désir d'un contact avec l'autre se ressent telle une douleur :

*casse-moi quelque chose
une vitre un bras
le nez n'importe quoi
que je pisse du sens* (p. 21)

Puisque « la violence d'être au monde / est inépuisable » (p. 45), ces poèmes sont donc autant de constats de survie qui nous ramènent invariablement à ce « rien que ça / qui s'en va » (p. 55), au fait que nous ne sommes presque rien à vivre des drames dans un monde immense : « sept milliards d'êtres humains / et ce n'est pas encore assez » (p. 80). Cette extraordinaire vulnérabilité ne fait pas de nous des êtres insignifiants, bien au contraire, mais des êtres de sensations, des corps souvent blessés mais toujours saufs, jusqu'au dernier instant, après lequel rien ne compte plus. Lamy dit de manière vertigineusement simple les paradoxes des désirs de vivre ou de ne plus vouloir vivre, tous deux assis sur le même mystère, puisque personne ne sait, au juste, comment on fait « pour ne pas être mort » (p. 27).

« [J]'aurais souhaité / ce livre plus généreux / pour bercer toutes les tristesses » (p. 77), nous écris-tu. Tu nous voudrais tous réunis, nus et inaliénablement vivants dans « un cargo de caresses » (p. 88). C'est beaucoup demander à un livre, à des poèmes, à du silence dont on tourne lentement les pages. C'est déjà immense qu'on ne s'y sente pas seul.

Pour ce livre blanc qui m'a déshabillé jusqu'aux os, puis recouvert de sens, je te dis merci, mon ami.

☆☆ ½

MATHIEU ARSENAULT

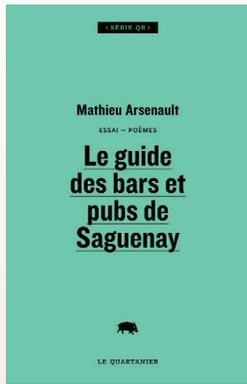
Le guide des bars et pubs du Saguenay

Montréal, Le Quartanier, coll. « QR essais-poèmes », 2016, 56 p., 12,95 \$.

Fausse faune

Mathieu Arsenault, qu'on connaît pour son œuvre de fictions décapantes et défiant les genres, signe ici un ouvrage hybride qui réunit – ingénieusement, chapeau à l'éditeur – un bref essai et une vingtaine de poèmes rédigés lors d'expériences d'écriture dans des bars de région.

Profitant d'une résidence d'écriture au Centre Bang de Chicoutimi, Arsenault s'est attablé aux comptoirs de bars et de tavernes du grand Saguenay (et de Rimouski dans le supplément en fin de recueil), soir après soir, pour saisir par écrit des bribes d'existences, des



détails visuels, des scènes, mais surtout cette qualité propre au monde des estaminets mal famés, que l’auteur, qui s’improvise ethnographe, nomme le « réel ordinaire ». Selon lui, « nous vivons dans une sorte de mélancolie du réel ordinaire » (p. 46), désormais impossible à montrer, puisque toute médiatisation (par la caméra, en particulier) de celui-ci influence les sujets qui le composent et intervient sur leur activité. Arsenault est toutefois d’avis que l’écriture constitue le dernier stratagème pour capter ce réel, pour autant que l’écrivain ne soit pas vu en train d’écrire — c’est là où le téléphone portable (« le téléphone-carnet ») entre en jeu pour consigner par écrit des fragments interceptés à partir desquels construire des récits anonymes.

Mais, poursuit-il, mettre en récit les vies de gens dont on ne connaît presque rien en leur inventant des biographies trahit le rapport au réel, qui devient le prétexte à plaquer une forme d’existence sur des étrangers. (p. 34)

☆ ½

ALICE RIVARD

Shrapnels

L’Écrou, 2016, 152 p., 15 \$

Enrayer

Vingt-et-unième ajout au catalogue des Éditions de l’Écrou, toujours à la recherche de voix neuves et fortes, *Shrapnels* d’Alice Rivard explose de colère, mais ne laisse que peu de marques durables.

Le recueil s’ouvre sur un état des lieux désolant : « Deux ans / Le père mort / Un huissier / La mère en pleurs / La maison vide / La mère ivre / La mère vide / La mère-morte. » (p. 17) En un poème, tout est révélé : une histoire personnelle certes brutale, mais narrée par une écriture étriquée (ici ponctuée d’un cliché en guise de chute). Lire plus avant relèvera du strict voyeurisme.

Shrapnels est un feuilleton trash qui met en scène « la p’tite crise » (p. 19), sa mère toxicomane et ses amants, dont « un vieux câlisse qui encaulait des vaches » (p. 34), une première relation amoureuse violente, un suicide, une reprise en main, la maternité et ses espoirs de « mère-tank ». Mais c’est surtout, malheureusement, une confession linéaire et incontinent de 150 pages à travers laquelle le projet poétique ne prendra jamais forme. Les textes s’y amoncellent comme après une interminable lapidation — et si chaque jet de pierre a pu libérer l’auteure d’un peu de la violence et de l’humiliation qu’elle a, semble-t-il, connues, l’écriture des poèmes ne permet pas de nous extraire de l’énonciation première du vécu. Le dialogisme des poèmes

C’est très juste. Et on en vient donc à se demander en quoi cette mission sur le terrain confère plus d’intérêt aux poèmes qui en résulteront. Arsenault a beau s’émouvoir d’être parvenu à se fondre dans les lieux qu’il a infiltrés et d’avoir fait l’expérience du « devenir-étranger » lui permettant de cueillir des perles de zinc, ce processus diffère-t-il fondamentalement de l’expérience de milliers d’écrivains qui ont emprunté un trait de caractère d’un de leurs personnages chez un serveur de café, une voisine de table, un passant ?

Reste donc les poèmes, et les tavernes. Ainsi, au « Côté pub du Pub Racine », on apprend que

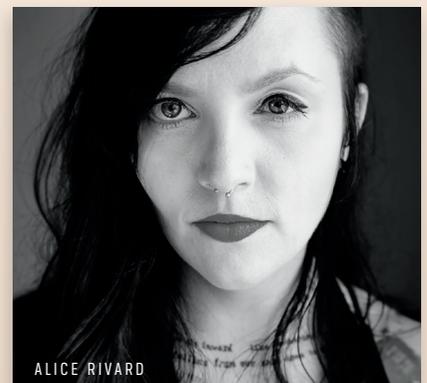
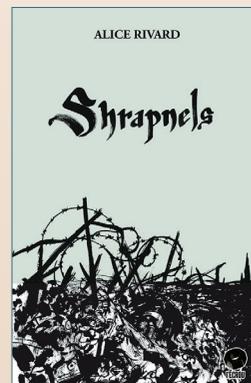
la budweiser est une piasse le petit verre / elle était vingt cennes dans les années 1970 / les trois gars ont rempli deux tables / ils en ont commandé cinquante / qu’ils calent comme des shooters (p. 29).

Jusque-là, rien d’inédit. Plus loin, à l’« Hôtel du Fjord », il ne se passera rien, sinon une conversation avec une amie qui lui raconte des histoires de mafia :

je raconte ça parce qu’ici / y a pas de drame / pas de trash / pas de glauque / ici on sort de père en fils / de casquette à grillage à casquette à palette drette (p. 33).

Ailleurs, on pourra s’amuser du regard jeté sur certains protagonistes — ou le trouver condescendant : « faut que je rentre chez nous / j’ai ma comparution demain matin / pis le palais de justice c’est pas à la porte en bicycle » (p. 37).

Et ainsi de suite jusqu’au *last call*. Même accompagnés d’une réflexion intéressante (au demeurant, fort bien écrite), les poèmes du *Guide des bars et pubs de Saguenay*, comme moult conversations de bar, ne laissent qu’une impression bien temporaire.



avec des sentences liées au lexique des armes à feu (*shrapnel* renvoie d’ailleurs à un principe de balistique explosive) et insérées au fil des pages ne suffit pas pour structurer un palier de lecture supérieur.

Le propos, dont on convient aisément qu’il témoigne d’une vie épouvantablement difficile et injuste — mais là n’est pas la question —, est raconté de manière si univoque qu’il ne laisse pas la moindre chance au lecteur de dériver à partir des images, de ressentir une émotion qui lui soit propre, dans un ailleurs possible du texte. Tout nous confine aux événements, relatés dans une langue dont la crudité ne fait souvent qu’appauvrir le poème : « Tu t’es suicidé / Et ça a fait tellement mal / Que tu m’as enlevé / Le droit de le faire / C’était ça ma vraie punition / Être une crise de *survivor* » (p. 114).

Peut-être ce livre trouvera-t-il écho chez qui chercherait des mots pour donner du sens à des expériences déshumanisantes. Souhaitons-le. Pour les autres, on relira plutôt *Moi, Christiane F.*